

Matsuo Bashô et disciples

HAÏKAÏ

Traduction de Kuni Matsuo
et Émile Steinilber-Oberlin (1936)

INTRODUCTION

Un haïkaï est, on le sait, un poème minuscule en trois vers de cinq, sept et cinq syllabes, au total dix-sept.

Que peut-on exprimer dans un cadre aussi étroit ?

Peu de chose en surface, beaucoup en profondeur quand le haïkaï est conçu avec art et émotion. Il répond alors à sa meilleure définition qui est celle-ci, croyons-nous : La notation poétique et sincère d'un instant d'élite. *La musique des mots y ajoutera sa grâce. Comme la forme du haïkaï est obligatoirement brève, l'émotion n'y peut être que* concentrée. *Par nature et par éducation, le Japonais excelle à la concentration émotive. À vous de comprendre l'impression profonde du poète. Vous pouvez, au surplus, choisir tel d'entre ces petits poèmes comme simple prétexte offert à votre sensibilité propre. C'est dans ce but, d'ailleurs, que nous n'avons voulu annoter ce recueil que discrètement. Nos commentaires n'ont pour but que de mettre l'esprit du lecteur sur la voie… Tant mieux si le lecteur s'en passe : rien ne vaudra, pour lui, la jouissance de communier librement avec l'âme du « divin Bashô ».*

MATSUO Bashô (1644-1694), *le plus grand poète du Japon, fut une âme d'amour et de pureté : ses passions furent les fleurs et la lune. Son œuvre, un hymne à la nature, fragmenté et ciselé dans l'expression menue de ses petits poèmes.*

Poète, pèlerin, bouddhiste et pauvre, il erra, les matins et les soirs, toute sa vie, par les champs et les grèves, les monts et les bois.

On le vit méditer, selon les saisons, sous les cerisiers roses ou les

pruniers en fleurs, ou encore devant la neige immaculée. Et toujours, au hasard de la route, son âme fervente et tendre chantait les fleurs, les bêtes, les hommes et les choses.

À travers le temps et l'espace, en dépit des différences de race, l'âme de Bashô rejoint celle de Saint François d'Assise. Bashô eût aimé les Fioretti. *Sa philosophie est toute de charité et de douceur. Bouddhiste illuminé, il comprend avec le cœur. Et la pauvreté – comme à Saint François – lui est un trésor, le seul qui livre, au Poète, les contacts intimes de la nature, la richesse de ses confidences profondes et le secret d'une vie épurée.*

En dehors de son mysticisme compréhensif et sympathisant, ses qualités littéraires restent, au surplus, foncièrement japonaises : sobriété d'expression, délicatesse de touche, bon goût et ce quelque chose qu'il est difficile de définir précisément et qu'il faut sentir, cette élégance intérieure, comme revêtue de pudeur discrète, produit d'une civilisation raffinée.

Bashô naquit en 1644 *à Oueno, dans la province d'Iga, d'une famille de Samouraï au service du Daïmyo de l'endroit. Enfant, il se lia d'amitié profonde avec le fils de son seigneur qui l'initia à la Poésie. Celui-ci mourut. Bashô désespéré renonça alors au monde et se retira dans un monastère bouddhique. C'est de ce moment que date sa vocation philosophique et littéraire. Il alla, dans la suite, se perfectionner auprès des savants qui enseignaient à Yedo. Mais son grand Maître fut toujours la nature. C'est à Yedo qu'il habita, dit-on, une simple cabane, élevée en face de bananiers (bashô signifie : bananier), ce qui lui valut le nom sous lequel il devint célèbre. Sa réputation se répandit rapidement, et une école de disciples, une cour d'admirateurs fervents se forma autour de lui. Bashô enseignait la poésie comme l'expression intuitive d'une âme pure, n'aimant que la simplicité et la sincérité. Les poésies savantes, les procédés factices, les pensées tourmentées lui déplaisaient : « Ce n'est du haïkaï » disait-il. Être poète, c'est avant tout pratiquer avec ivresse une vie pure, fervente et mystique.*

En 1682, un terrible incendie détruisit une partie de la capitale. La maison de Bashô fut brûlée. Impressionné une fois de plus par le

spectacle de la vanité et de l'impermanence des choses, exalté au contraire par celui des visions légères et passagères du monde : les fleurs et les nuages et le chant des coucous et les reflets de lune, toute la féerie évanescente des couleurs, des sons, des parfums de la nature, Bashô, pauvre pèlerin, prit son bâton et partit, aux hasards des voyages.

Et ce fut alors, pour lui, l'exaltation poétique, la joie. Il chantait librement, non pour les hommes, encore moins pour l'argent, mais pour le rossignol, pour la cigale des champs, pour l'herbe, pour le rocher, pour la lune. Il couchait dans de pauvres auberges ou à même la terre. Parfois un riche amateur de poésie recevait l'apôtre, mais celui-ci se contentait toujours d'un repas frugal tel qu'un bol de riz froid. Il se levait à l'aurore et continuait sa route. Souvent aussi, il visitait les lieux légendaires où la nuit, sous les cèdres, dans un rayon de lune, reviennent les fantômes des hommes d'autrefois. Il allait, il allait, comme un moine mendiant à l'aspect misérable, mais l'ivresse au cœur, le front dans les étoiles !

Avant Bashô, le haïkaï n'était qu'un jeu. Après lui, il fut un poème caractérisé par l'amour de la nature et l'émotion du cœur. Bashô avait une âme naïve, douce, vibrant à l'unisson de toutes les formes de la vie, même les plus humbles – surtout les plus humbles – et se colorant aux nuances variées des choses. À mesure que sa personnalité s'enrichissait des impressions recueillies dans sa vie vagabonde, sa pensée et son style s'épurait. Si importante qu'elle soit, la perfection de la forme ne fut jamais, à ses yeux, qu'accessoire. Il cherchait la profondeur du sentiment, le plus profond, sans artifice, sans vaine littérature. Seul devant la nature, libéré des avis vulgaires dont nous accablent trop souvent les autres, la pensée à l'abri des influences mondaines, il sentait directement, pour lui-même, avec une âme d'enfant. Et c'est là tout son secret, son idéal de poète et la raison de son allégresse, en dépit de sa pauvreté : « Je suis seul » écrivait-il dans son Saga-nikki (journal de voyages) « et j'écris pour ma joie ! » Comme les mystiques qui communient avec Dieu, comme Fénelon qui parlait à Mme Guyon de cette « chambre d'enfant » où son âme retrouvait les fraîcheurs de la source, comme ces auteurs qui cherchent le spontané, l'inaltéré,

l'impression pure avant la déformation que lui impose notre intellect, ainsi Bashô communiait avec l'âme des choses et des êtres : une fleur, un papillon, un caillou. Bouddha est partout !

Quand une âme est pleine d'un tel besoin ardent d'épuration totale, les longs discours ne sont plus à son usage. Un mot est toujours un masque. Le moins de mots possible et le silence : c'est ce qui sauvegarde la virginité du cœur et la qualité de l'émotion. On dit que Bouddha, un jour, au lieu d'enseigner, se borna à sourire, charmé, devant un lotus entr'ouvert. Des disciples comprirent ce sourire, sans se parler – car comment exprimer l'inexprimable ? – Plus favorisés, nous bénéficions, pour chaque instant d'élite du poète, de dix-sept syllabes, par lui écrites, mais il faut comprendre le monde d'émotions qu'elles renferment. *Ainsi, dans ce haïkaï : « Ah ! le vieil étang ! – et quand une grenouille plonge – le bruit que fait l'eau ! », que d'images et d'impressions !… le soir, le vieil étang, le silence, la vertu du silence qui donne au moindre bruit une valeur inaccoutumée ! Ce sont les bruits, les bousculades de la vie qui nous rendent mauvais ! Le silence et la méditation nous recréent sur notre plan divin. Quelle mélancolie dans ce petit tableau ! Et quand le rêve nous gagne, ce petit bruit qui révèle la vie d'une bestiole, ce léger trouble à la surface de l'eau, puis, plus rien… Et ce haïkaï : « Comme la pieuvre prise au pot – nous rêvons encore un instant – en regardant la lune d'été ! » Les pêcheurs japonais capturent les pieuvres en plaçant sous l'eau un pot de terre dans lequel l'animal attiré par un appât, viendra s'emprisonner. Rien n'est joli que de voir, au matin, ces pots retirés de la mer, encore couverts d'algues et de petits coquillages. Et c'est toute l'image de la vie, de sa brièveté angoissante… un court rêve !… À peine avons-nous le temps de regarder la lune d'été ! À lire ces haïkaï, plus d'un Japonais, croyez-le, a refoulé, sous un sourire, le sanglot qui montait en lui ! – Même spécialement descriptif, un haïkaï de Bashô recèle toujours un sentiment, une émotion, – pitié, compassion, tendresse, amour : « Au soleil, on sèche les kimonos – Oh ! la petite manche – de l'enfant mort ! » – « Éveille-toi ! éveille-toi ! – je ferai de toi mon ami – petit papillon qui dors ». C'est que Bashô est un religieux, un Bouddhiste fervent. La foi seule intensifie la valeur profonde et spirituelle de*

l'homme.

Le lecteur français qui fera un effort de sympathie pour comprendre l'âme de Bashô trouvera des joies réelles qui seront sa récompense. Cela, nous le garantissons. Mais, si affinée que soit la sensibilité du lecteur français, cet effort reste indispensable.

Peut-on capter tout le charme de ces haïkaï dans une traduction ? Hélas ! non ! Il ne faut point exiger un miracle. Sentir comme Bashô, dans les circonstances où lui-même a senti, c'est déjà beaucoup. Reproduire la valeur musicale du texte japonais pour une oreille japonaise, c'est impossible, encore que nous nous soyons efforcés, par le choix des mots, d'éveiller parfois des résonances parallèles. Les haïkaï se chantent ou se psalmodient d'une voix qui, pour l'étranger, paraît, de prime abord, monotone. On les répète généralement deux fois, en écho, comme pour mieux les faire pénétrer dans l'âme de l'auditeur. L'émotion s'en accroît, grave et profonde. Comment rendre cela ? Nous avons, en une autre occasion, fourni sur la phonétique et la technique des haïkaï des renseignements circonstanciés et des exemples verbaux[1]. Rappelons seulement ici quelques particularités élémentaires : les Japonais usent couramment d'expressions nombreuses, différentes, nuancées, dans des cas où la langue française ne met à notre disposition qu'un seul terme ou, tout au plus, deux. Ainsi « aurore », « crépuscule » employés si fréquemment dans les haïkaï, peuvent s'exprimer de différentes façons, très expressives suivant les circonstances. L'aurore qui se lève par gradations presque insensibles exige un autre mot que l'aurore soudaine, et le crépuscule comporte également des nuances qui se traduisent en différenciations verbales. Pourra-t-on jamais exprimer, dans une autre langue, le charme délicieux du mot uzumibi (feu sous la cendre) ou samidaré (pluie de mai) qui chantent si exquisément dans le cœur d'un Japonais ? Avec quel art Bashô sait employer le mot « ya » qui acquiert une valeur spéciale selon la place qu'il occupe dans le haïkaï, et que nous traduisons par « oh ! » ou « ah ! ». Les commentateurs japonais discutent longuement ces questions. Cependant, préoccupés de ces difficultés, nous avons essayé, selon notre habitude, de rendre l'impression la plus proche

de l'original. Il faudrait seulement que le lecteur nous y aidât, en dégustant ces petites choses lentement et en y mettant son cœur. Bien des mots français aussi sont charmants et éveillent des vues en profondeur, si on veut leur accorder le temps et la pensée qu'ils méritent.

Bashô mourut en 1694 dans sa cinquantième année, à Osaka, chez un de ses admirateurs, Nizaémon, entouré de ses fidèles disciples. Le pauvre pèlerin rendit son âme, calme, en souriant. Il eut la mort de sa vie : simple, touchante et douce. Son dernier geste fut d'adresser une courte prière à la Déesse bouddhique de la Pitié, la bonne Déesse dont la seule vue, dit-on, apaise et rend heureux les damnés de l'enfer. Ô Philosophie de bonté, seule vérité humaine, sans vous, pas d'émotion profonde ! Il laissa pour tout patrimoine quelques manuscrits, son écritoire, les menus objets qu'on trouve dans la besace de tout vagabond japonais, tel le bol en bois dans lequel il prenait sa nourriture et une image de Bouddha.

Son corps repose dans l'enclos paisible d'un vieux temple, sur les bords du lac Biwa où les nuits de lune sont si belles. Son nom reste, à jamais, au Japon, synonyme de Poésie, de Vie simple et de Bonté.

De nombreux poètes s'inspirèrent de Bashô et il serait malaisé d'en donner une énumération complète. Mais, parmi ses disciples, dix d'entre eux forment un groupe distinct que l'on a appelé « Les dix Sages » (Jittetsou). Citons : HATTORI Ransetsou (1654-1707), ENOMOTO Kikakou (1661-1707), MOUKAÏ Kyorai (1651-1704), MORIKAWA Kyorokou (1656-1715), KAGAMI Shikô (1665-1731), OTCHI Etsoujin (1656-?), NAÏTO Jôçô (1662-1704), KAWAÏ Sora (1649-1710), TATCHIBANA Hokoushi (?-1718), SHIDA Yaha (1663-1740).

En dehors des « Dix Sages », parmi les poètes de l'École de Bashô, citons encore : la poétesse Tchigetsou-ni (milieu de XVIIe siècle, début XVIIIe), *le vagabond* Inembô (?-1711), Kyokousui (?-1717), NAKAGAWA Otsouyou (1675-1739), SOUGHIYAMA Sampou (1647-1732) *et* Bonchô (?-1714).

Nous donnons des haikaï de chacun de ces auteurs.

Émile STEINILBER-OBERLIN.

NOTES DES ÉDITEURS

En accord avec la Société des Relations culturelles internationales de Tokio et avec l'aide généreuse du gouvernement japonais, l'Institut international de Coopération intellectuelle a envisagé la publication d'une collection d'ouvrages japonais. Un plan complet a été établi à la suite d'échanges de vues avec de nombreuses personnalités japonaises du monde intellectuel. La Collection comprendra non seulement des traductions d'ouvrages purement littéraires, mais des études sur les divers aspects de la culture japonaise, et particulièrement sur les répercussions qu'ont eues pour elles les contacts avec la civilisation d'Occident.

Ces suggestions ont été approuvées par la Commission internationale de Coopération intellectuelle, et un Comité restreint d'orientalistes de valeur, parmi lesquels M. le Professeur Anesaki doit être tout particulièrement remercié, a pu assurer aussitôt leur réalisation, dont le présent ouvrage, consacré à l'œuvre de Bashô et de ses disciples, est la manifestation effective.

AVERTISSEMENT

Je voudrais apporter ici pour le lecteur français, quelques réflexions sur la technique et l’histoire du haïkaï à l’époque de Bashô, sur les rapports entre Bashô et ses disciples et enfin, sur l’influence que le vieux Maître du XVIIe siècle japonais exerce encore actuellement sur nos poètes contemporains. Le terme de haïkaï, adopté par les poètes français, s’applique, en réalité, en japonais, à deux genres distincts : d’une part, le *hokkou* ou mieux *haïkou,* qui représente exactement le tercet français de 5-7-5 syllabes, et d’autre part le *renkou* qui est, lui, un poème de longueur variable se composant d’alternances de questions et de réponses. L’emploi du mot de *haïkaï* repose donc sur une petite confusion, du reste pas très grave. Le court poème de trois vers que nous voyons habituellement étiqueté *haïkaï* devrait en réalité se nommer haïkou{2}. Cette forme si originale de poésie devint indépendante, surtout grâce aux efforts de Moritaké (1473-1549) et de Sokan (?-1553) qui sont, pourrait-on dire, les initiateurs du haïkaï ; pendant longtemps ce dernier fut négligé et resta dans les limites du *renkou.* Ce n’est que plus tard, à l’époque Yedo, que le haïkaï vit une renaissance avec Teitokou (1571-1654). Kigin, le maître du grand Bashô, était un disciple de Teitokou qui avait fondé l’école « Teimon » ou « Kofou ». Cette école, qui restait dans le cadre d’un formalisme étroit, fut remplacée par celle de Sôïn, appelée école « Danrïn » qui eut d’innombrables disciples, parmi lesquels on peut citer Saïkakou, célèbre plus tard comme romancier. Bashô, qui était arrivé en 1672 à Yedo (actuellement Tokio), après avoir étudié les principes et les règles du haïkaï aux écoles « Kofou » et

« Danrïn », déjà en décadence, y fonda sa fameuse école « Shôfou », à l'époque Genrokou. Au début, lors de la formation du haïkaï et jusqu'à la création de l'école Shôfou, le haïkaï n'était que l'expression de sentiments comiques, humoristiques et drolatiques ; on ne se souciait nullement de sa valeur littéraire. C'est grâce à Bashô que le haïkaï entra dans le domaine de la poésie en devenant plus sérieux, plus sincère et plus humain. L'école de Bashô suivait avant tout les conceptions de *sabi, shiori* et *hosomi,* mots qui expriment des sentiments japonais si subtils, qu'il est difficile de donner en les traduisant toutes les nuances qu'ils comportent. *Sabi,* littéralement « sobriété », est l'état d'esprit délicat du poète haïjin, qui recherche la quiétude et le calme, entendus dans un sens très philosophique. Le sujet éclatant, lumineux et gai du haïkaï n'est pas un obstacle à cet état d'esprit ; l'essentiel est l'attitude philosophique du poète, qui peut apprécier la beauté de la simplicité naturelle, née de l'expérience de la vie humaine. *Shiori* qui implique dans son essence la valeur du *sabi,* est l'expression harmonieuse d'ensemble qui provient du haïkaï. Quant à *hosomi,* c'est la subtilité raffinée de la pensée du poète arrivé à cet état d'esprit plein de finesse et de quiétude. Du point de vue de la technique littéraire, l'École de Bashô chercha à se dégager le plus possible du formalisme classique et des règles étroites. Par exemple, elle ne donna pas grande importance aux *kiréji,* mots de ponctuation ou finales, si caractéristiques du haïkaï. Bashô respecta plutôt l'esprit que les règles routinières, de même que ses disciples ; il permit de ne pas employer le *fushi-mono,* vocabulaire particulier, à l'usage du haïkaï, et se donna directement aux idées plutôt qu'aux jeux de mots.

Après la mort de Bashô, ses disciples se divisèrent et partirent chacun de son côté. Kikakou groupa des élèves respectant le « goût raffiné » ou *sharé-fou,* Ransetsou fonda le *setsoumon,* Shikô, l'école Mino, etc. Puis le haïkaï perdit peu à peu de son activité et on commença à oublier le charme de cet art qui avait été animé et perfectionné par Bashô d'une manière

si vivante. Ce n'est que plus tard, vers 1784, à l'ère Temmei, *Temmei-chô,* que l'on assista à la renaissance du haïkaï, grâce à des poètes tels que Buson, Shirao, Shôra, etc., qui étaient non seulement les successeurs de Bashô, mais des créateurs de nouvelles tendances. À la fin du XVIIIe siècle, parut un poète original en la personne de Issa (1763-1827). Mais à partir de ce moment, jusqu'à l'époque de Meiji, on ne trouve que des imitateurs de Bashô, dépourvus de personnalité et montrant une uniformité d'expression très morne. C'est seulement au cours de la 30e année de Meiji (1897) que le Japon eut le bonheur de révéler un grand haïkaïste : Shiki Masaoka (1867-1903), fondateur du « Nippon-ha », qui réussit à moderniser avec une vive fraîcheur, l'esprit du haïkaï. Depuis lors, malgré l'influence de l'Occident, le haïkaï a repris une vie nouvelle ; on peut dire que c'est grâce à Shiki que les poètes nippons se sont remis à apprécier la valeur immortelle de Bashô.

La beauté et la valeur du haïkaï sont dans la simplicité de son cadre et dans ses idées condensées, symboliques et intuitives. Seulement, plus il est simple, plus il doit contenir sans artifice, une certaine « longueur de résonance », *hibiki*, des parfums invisibles et concentrés, *nioï* et avec des mots combinés et choisis, des liaisons nuancés et riches qui vont à l'infini, *outsouri*. Sur ces points vitaux du haïkaï, – nécessité de donner dans un cadre très limité des images des plus variées, des idées profondes et même des sous-entendus. – Bashô et ses disciples furent des maîtres, et leur art influença les siècles suivants.

On trouve des traces de Bashô partout… et même chez les auteurs contemporains. De même que Saïkakou dans le roman et Tchikamatsou dans l'art dramatique, Bashô est maître dans le domaine de la poésie. Il n'est pas exagéré de dire que pour comprendre Tôson Shimazaki, le plus grand poète et romancier du Japon actuel, il faut d'abord saisir l'esprit et la philosophie de Bashô et que, grâce au Maître de l'époque Genrokou, le Japonais ne manque pas d'ennoblir son existence par la poésie, la seule puissance capable de briser la solitude et la monotonie modernes. C'est grâce à Bashô que les Japonais ont réapprécié

les éléments spirituels qui font l'art du haïkaï et qu'ils ont senti la valeur de la nature qui leur est si cruelle et si chère à la fois. Bashô vivait avec et dans la nature et c'est elle qui modela sa personnalité. Il s'y était réfugié, loin de la bousculade humaine et fut toute sa vie un vagabond, mais non par misanthropie ou par pessimisme bouddhique : bien plutôt pour être plus humain et mieux supporter la vie humaine, trop souvent artificielle et faussée. Il avait la passion de vivre, en ayant toujours au cœur l'idée de la mort.

Sa vie peut être brièvement racontée.

Bashô étudia les lettres classiques sous la direction de Kigin Kitamoura, et forma peu à peu sa philosophie dans l'atmosphère sereine du zennisme. À l'âge de vingt-trois ans, il perdit son premier maître Zengin et commença à vagabonder, laissant son fameux haïkaï d'adieu :

Séparés par les nuages
Les doux canards sauvages
se disent adieu…

Il erra d'abord à Kyôto puis à Yedo, où il publia son *Kaïooï.* Un moment, pour gagner sa vie, il travailla comme fonctionnaire au bureau des travaux de canalisation. Mais alors qu'il vagabondait n'ayant pas de domicile fixe, sa réputation de poète de haïkaï s'établissait et étonnait le monde littéraire ; puis au début de l'ère Empô, Kikakou, devenu plus tard célèbre, s'attacha à lui comme disciple. À l'âge de trente-huit ans, il cessa sa vie errante et s'installa à Foukagawa, au bord de la Soumida-gawa, dans son humble demeure « Bashô-an » et se mit à cultiver le zennisme. Un incendie brûla sa pauvre cabane qui ne contenait qu'une image de Bouddha et un bol de riz ; avec l'aide de ses disciples Kikakou et Sodô, il la reconstruisit (3e année de Tenwa). C'est en 1684 qu'amoureux de toutes les forces de la nature, Bashô partit en pèlerinage et publia ses notes de voyage devenues immortelles : *Nozarashi-kikô.* Kyoraï devint son disciple en 1685 et deux années plus tard, il fit un voyage pour admirer la lune à Kashima avec son disciple Sora

et à Sarashina, avec Etsoujin. En 1689, abandonnant le « Bashô-an », il partit avec Sora dans les provinces septentrionales du Japon et acheva son *Okouno-hosomitchi.* Il poursuivit son itinéraire en allant à Isé, Omi, Nara, etc…, recherchant avidement les parfums suaves de la nature et, durant ces années, publia de nombreuses œuvres : *Genjuan-ki, Saga-nikki, Fukagawa-shu,* etc.

En 1694, souffrant, Bashô interrompit son voyage à Osaka. Ses disciples fidèles, parmi lesquels Kyoraï, Shikô Otsouyou, Jôçô, etc., soignèrent le maître avec un grand amour, avec dévouement et tendresse ; mais il mourut, laissant ce fameux haïkaï, qui mettait le point final à son œuvre :

Tombé malade en voyage
En rêve, je me vois errant
sur la plaine morte.

Kikakou qui avait appris la maladie de Bashô, était revenu en toute hâte pour assister aux derniers moments de son maître. Le corps de Bashô fut enseveli dans le jardin du temple « Yoshinaka-dera » et un bananier, qu'il aimait particulièrement, fut planté sur sa tombe.

KUNI MATSUO.

BASHÔ

(1644-1694)

Première neige.
Un flocon est juste assez lourd
pour incliner la feuille du glaïeul.

Sentiers tièdes de la montagne.
Crépuscule sur les cèdres roses.
Cloches lointaines.

Comme la pieuvre prise au pot,
Nous rêvons encore un instant
En regardant la lune d’été{3}.

Pleine lune.
J’ai tourné toute la nuit
autour de l’étang{4}…

Avec la cloison de papier blanc

les asphodèles blancs

échangent leur lumière.

Belles du matin.

Durant le jour, la porte est hermétiquement fermée :

clôture de la maison[5].

Brise légère.

L’ombre de la glycine

Tremble à peine…



J’erre sur la route ensoleillée.
Les fleurs d’Aoi s’inclinent
pluie de mai.

Rizières sous la pluie.
Les chaumes dorés
tristement noircissent…

Petites cuisses du jeune canard
comme enveloppées d’un kimono duveté…
Pourvu qu’il ait chaud !

Un éclair.
Dans l’ombre
vibre le cri du héron.

Au soleil, on sèche les kimonos.
Oh ! la petite manche

de l'enfant mort[6] !

Tristesse au cœur.
Quand je t'entends, coucou,
ma solitude est plus profonde…

Séparés par les nuages
les deux canards sauvages
se disent adieu[7]…

Ah ! le vieil étang !
Et quand une grenouille plonge,
Le bruit que fait l'eau[8] !

Le toit percé de la maison
trois années sans réparation.
Le fils pieux supporte cela[9].

Le vent d'hiver souffle.

Les yeux des chats
clignotent.

Dormant à la belle étoile,
de petits bruits m’éveillent.
Gouttes de pluie sous la feuillée.

Malgré l’automne,
Les piquants des châtaignes
restent verts, longtemps encore…


Foujita

Un oignon blanc
qui vient d'être lavé.
Impression de froid[10].

Caché sous les feuilles des arbres
même le cueilleur de thé s'arrête
pour écouter le coucou.

Quel froid !
Causant, couché avec mon camarade,
quelle joie, cependant[11] !…

La fleur du Hagi
Tremble sans déranger
Le rayon de lune.

Mon ombre recroquevillée
sur mon cheval

a l'air d'être gelée.

La caille claquette
derrière la haie
sous les fleurs de Kiri.

Toutes mouillées,
inclinées…
Pivoines sous la pluie.

Bruits de rames,
Vagues frémissantes… mon cœur se glace.
La nuit, je pleure[12]…

Ici et là, horizons vides.
Tristesse partout.
Vent d'automne.

Sans cesse, admirant la neige,

Je marcherai longtemps, longtemps,
jusqu'à perdre haleine[13].

Corbeau que l'on déteste, d'habitude…
combien émouvant ce matin
dans le paysage de neige.

Le dernier jour de l'année.
Même le soir
un voleur m'a suivi[14].

Demeure d'hiver.
Encore une fois, je m'adosse
à ce même pilier[15]…

Feu sous la cendre,
et sur le mur
l'ombre de mon ami.

À Fukagawa, quartier pauvre.

L’acheteur de riz
en guise de sac, tend son chapeau
couvert de neige{16}.

Sur le paravent,
peint en or, un vieux pin.
Intérieur d’hiver{17}.

Vision charmante.
Bien qu’il ne neige pas,
elle porte chapeau de jonc et manteau de paille{18}.

Ce soir,
personne ne songe à se coucher même un instant
Lune admirable.

Pour que le rossignol

reste éveillé,
lui faut-il une lanterne de papier ?

Le coucou, survolant le pré,
fait tourner le cheval
en rond{19}.

Toujours, toujours mon cheval marche.
Je suis comme le personnage d'un kakémono.
Champ d'hiver mort.

Vent glacé de l'hiver.
Un visage douloureux
avec une joue enflée{20}.

Le rossignol
– les pousses de bambou ont déjà grandi –
se plaint d'être vieux{21}.

En voyage, arrêt dans une auberge
Où j'ai connu ces gestes
de la banale vie mondaine[22].

Lune éblouissante.
Pour reposer l'œil,
deux ou trois nuages, de temps en temps.

Mon enclos de camélias
aujourd'hui ne m'intéresse plus
Je veux voir le Mont Fouji[23].

Nuit de neige.
Malgré tout, on pense
à l'enfant prodigue[24].

Mer houleuse.
Au loin, l'île de Sado.
Diagonale dans le ciel : la Voie Lactée.

Vieillards en famille.
Déjà des cheveux blancs… des bâtons…
Visite des tombeaux[25].

Dans la brise du printemps
le batelier sur sa barque
mâche sa pipette.

Souvenir des siestes
dans ma froide cabane
dont mes pieds touchaient les murs[26].

D'une main, elle roule un *chimaki*
dans une feuille de roseau ;
de l'autre, elle lisse ses cheveux[27].


Foujita

L’alouette,
comme elle chante sans cesse…
Pourtant la journée est si longue !

Pour avoir visité les chrysanthèmes sauvages
le petit papillon
a brisé ses ailes…

Effroyable
la voix du faisan
quand on sait qu’il mange les serpents[28] !

Les glaneurs ont passé.
Les oiseaux piaillent.
Champ nu.

L’heure du départ.
Le vague à l’âme, j’ai cueilli

une tige de blé…[29]

Ah ! les herbes de l’été !
Et c’est tout ce qui reste du rêve
des guerriers morts dans la bataille[30] !

Si gai au départ !
Si triste ensuite !…
Le bateau de cormorans[31].

Près des blés mûrs,
l’ermitage souriant.
Maison sous les fleurs.

Sous la lumière lunaire,
le champ de cotonniers
paraît un champ de fleurs.

Nuit de printemps.

Oh ! les cerisiers, les cerisiers en fleurs !
Et déjà l'aurore{32}…

La branche du lespédèze
ondule, sans laisser tomber
une seule goutte de rosée…

Alors c'était la nouvelle lune.
J'ai attendu longtemps…
Enfin ! ce beau soir{33} !

Croissant de lune.
À l'Est, le ciel est sombre.
Où suis-je ? Une cloche sonne…

Un nuage de fleurs
et le son d'une cloche.
Est-ce celle d'Oueno ou celle d'Asakousa{34} ?

Déjà quatre heures…
Je me suis levé neuf fois
pour admirer la lune[35].

Pas d'huile dans ma veilleuse,
et je me couche pourtant…
Oh ! la lune à ma fenêtre !

Mon ombre
sur le tatami.
Lune à la fenêtre[36].

Parfum nocturne des pruniers,
puis, soudain, le jour :
ce petit sentier dans la montagne[37].

Moineau, mon ami,
n'attrape pas l'abeille
qui joue sur les fleurs[38] !

Même un vieux cheval
    est joli, le matin,
    sur la neige éblouissante.

Au temple de Karaji.

Tout en priant, le bonze m'apporte
    un kimono de nuit.
        Temple hospitalier.

Aujourd'hui, la feuille de Kousou
    me montre son visage de face.
        Givre du matin{39}.

L'auberge.

    Au feu d'épines de pin,
    j'ai séché mon linge.
        Oh ! le froid !…

J'arrive par le sentier de la montagne.

Ah ! ceci est exquis !
une violette{40} !

Sans ramure
le nénuphar
vit loin du monde.

Crépuscule.
Les herbes semblent suivre
les traces des troupeaux qui rentrent.

Jour d'automne.
Vent mort.
Bouteille vide.

Sur une branche morte,
un corbeau perché.
Fin d'automne{41}.

Le melon
offre en même temps
ses fleurs et son fruit.

Je ferme ma porte.
Silencieusement, je me couche.
Joie d'être seul.

Dans ma petite cabane,
Les moustiques sont si petits…
C'est le seul festin que je puisse offrir[42].

Est-ce un voile léger
qui flotte sur l'étang
ou les aiguilles tombées des pins ?

Au bord du chemin,
la guimauve trop fleurie
s'offre au cheval qui passe[43].

Les petites fleurs
s'ouvriront comme en plein jour.
Clairière sous la lune.

Un piment.
Ajoutez des ailes :
une libellule rouge{44}.

Nuit trop sombre :
La sarcelle pleure
cherchant son nid.

Ce même paysage
entend le chant
et voit la mort de la cigale{45}.

Beaucoup de choses
dans mon cœur. Laissons-les aller
au gré des mouvements du saule.

Un cri ! – Écoutez !
Est-ce la lune qui a crié ?
Ah ! le coucou[46] !

Éveille-toi, éveille-toi !
Je ferai de toi mon ami
petit papillon qui dors.

Encore une année passée
Et je porte toujours
Mes sandales et mon chapeau de pèlerin[47].



La cigale.
Rien ne révèle dans son chant
Qu'elle doive bientôt mourir{48}.

Matin de neige.
Je suis seul
et mange une morue sèche…

Les jeux et les ris
ont cessé soudain.
Lune d'automne{49}.

J'entre dans le temple sombre
d'Amida.
Pourtant la lune est si belle sur la haie{50}…

Est-ce d'amour
que la chatte gémit ?…

ou parce que son riz a été mêlé d’orge{51} ?

Dérangé par le vent,
le papillon sans cesse
se pose à nouveau sur le saule.

Une barque aborde.
En face, sur la rive :
un pêcher en fleurs.

Comme usée par son chant,
desséchée et vide,
la coque d’une cigale morte{52}.

Fleurs mortes sous la gelée.
Leurs graines tombées
sèment la tristesse…

Fatigué du voyage,

je cherche une auberge…
Alors je vois ces glycines en fleurs[53].

La libellule,
Silencieuse, s’arrête,
et se penche avec l’herbe.

Va et vient de fin d’année.
Ce pêcheur immobile
qui songe…

Au cœur du voyage.
Malgré le brasero préparé,
cette froide chambre sans intimité[54].

Fête des étoiles.
Voici la première nuit
de l’automne[55].

Givre blanc :
on croirait un désert de roches.
Vent d'automne.

On croirait qu'elle va rester lumineuse.
Parfois elle disparaît. Que c'est joli !
La lune dans les nuages.

Je viens par le sentier de la montagne ;
les herbes poussent, touffues.
Pluie de printemps.

Pluie de mai.
Perlant du toit, des gouttes d'eau
crépitent au nid de l'abeille.

Tombé malade en voyage,
En rêve, je me vois errant
Sur la plaine morte{56}.



TOMBEAU DE BASHÔ A YOSHINAKA-DERA.

DISCIPLES DE BASHÔ

RANSETSOU

(1654 – 1707)

Doucement, sur les fleurs,
souffle, souffle, ô brise !
Bulles dans une coupe de saké[57].

Chrysanthèmes en fleurs.
Papillons, venez folâtrer
sur les tasses à couleur[58].

L'automne approche.
Un souffle très doucement
a frôlé le rideau de paille.

La lune a jeté sur les choses

une nappe d'argent.
Les azalées blancs.

Maison close.
Autour d'une lanterne de papier,
des chauves-souris dansent.

Mont d'Higashi
comme le corps
sous un drap.

Chrysanthèmes jaunes, chrysanthèmes blancs !
Ah ! je voudrais qu'ils n'eussent pas
d'autres noms{59} !

À chaque fleur qui s'ouvre
aux branches du prunier,
le Printemps s'attiédit un peu plus{60}.

La feuille morte
doucement se pose,
caressant la pierre tombale.

Les oies sauvages
S'en retournent au logis
pêle-mêle avec les bandes de pèlerins[61] !

Ces ruisseaux fleuris
qui, si délicieusement,
coulent aux pentes du Fouji.

Le jour de l'an
avec un ciel clair
et des moineaux qui babillent[62].

KIKAKOU

(1661 – 1707)

Un chien boit dans la mare.
Les cloches tintent dans le soir.
L’image des fleurs dans l’eau.

Chose curieuse,
je vois un gotokou de pierre :
La rosée d’une glycine tombe, goutte à goutte{63}.

Importé par les « cheveux rouges ».

Devant un kiri en fleur,
ce perroquet étranger qui ne sait
pas un mot de japonais{64}.

Concombre coupé.
Son jus coule
dessinant des pattes d'araignée{65}.

Neige sur le mont Fouji.
Les mouches frileuses se réfugient
chez le marchand de *saké*.

KYORAÏ

(1651 – 1704)

Oh ! ce guerrier
armé d'un immense sabre
pendant la fête des Fleurs[66] !

Assis au sommet d'un rocher,
j'aperçois d'autres ombres…
Hôte de la lune.

Quelle bousculade !
Bourrasque en pleine mer.
Voiles de face, voiles de biais[67].

Sur la solitude dévastée

où fut le Château de Foushimi,
je contemple la lune{68}.

« J'ouvre ! » lui crie-t-on.
Mais l'homme continue de frapper à la porte.
La neige assourdit{69}.

Une insipide
résidence officielle.
Oh ! le chant du coucou{70} !

Pas d'amis
Oh ! surtout pas d'amis
quand je contemple les fleurs !

Maison sous les fleurs blanches.
Où frapper ?
Tache sombre de la porte{71}.

La pluie balayée
touche à peine le sol.
Vent d’hiver.

Le cavalier
oublie son cheval qui broute
– et contemple la lune.

Crépuscule.
S’en vont en file serrée
les nuages aux fronts chauves.

Premier givre.
La lune est pâle
Lac d’automne{72}.

KYOROKOU

(1656 – 1715)

Première neige.
Elle commence à fondre
d’abord sur l’écurie.

Remuant ses nageoires
la carpe au fond des eaux
qui songe…

Silhouette vénérable
où s’accroche un petit nuage.
Le vieux pin.

SHIKO

(1665 – 1731)

Nuages blancs
dans la haie.
Oh ! les fleurs de lis !

Croissant de lune.
Le requin cache sa tête
sous les vagues.

Ô mont du Yoshino !…
poétique, certes,
si douloureux pourtant dans le livre des guerres[73].

La sève court-elle encore
dans une branche détachée ?
Fleurs de prunier.

Rosée du monde.
Si prête à se pencher,
la fleur de lis.

Était-il déjà las
de ses amours déçues ?
Le chat est parti en quête d'un larcin[74].

ETSOUJIN

(1656 – ?)

Temple de la montagne.
    Bruit du riz qu'on pile.
        Nuit de lune{75}.

Amour des chats
    qui passe si vite…
        Oh ! que je vous envie !

Fugitives
    se dissipent et s'en vont
        les brumes des arbres.

La fleur de pavot,

quand elle tombe,
son cœur s’en va sans regret.

Lune sous la pluie.
Partout, on ne sait où,
une vague lueur.

Clair de lune éclatant.
Aucune différence
entre la nuit et le jour.

JÔÇÔ

(1662 – 1704)

La cigale d'automne
morte à côté
de sa coque vide{76}.

Inerte
la grenouille flotte
à la surface de l'eau{77}.

J'arrive heureux.
Fête des fleurs.
Je ne trouve que le gardien{78}.

À Ohara,

Même le papillon sort et danse.
Lune voilée[79].

Sur la mer, très loin,
où va-t-il
le vent vert et brumeux ?…

Ils ont vu
le fond de l'eau
les petits canards heureux !

Que de personnes
ont passé à travers la pluie d'automne
sur le pont de Séta[80] !

Parmi tant de fleurs
le pivert cherche
un arbre mort.

Plus rien.
La neige a effacé
et le marais et la colline.

SORA

(1649 – 1710)

En route…
    et si je tombe
        ce sera sur des fleurs de lespédèze rose.

Le vent du large
    dérange sur la mer
        Les dessins savants des mouettes.

Comme un flocon léger
    ou la buée bleue du matin,
        ce monde de rosée{81}.

Le soir descend.

Pâles, à travers la feuillée,
une ou deux étoiles.

HOKOUSHI

(? – 1718)

Ma maison a brûlé.
J'ai vu, tout de même, les fleurs
éclore et se faner{82}.

L'eau enlace les îles
couronnées de pins.
Mer de Matsoushima{83}.

Ma rizière vendue,
les grenouilles coassantes,
encore davantage troublent mes nuits{84}.

Maison de thé.

Les pivoines du jardin
sont-elles aussi prisonnières ?

YAHA

(1663 – 1740)

Le rossignol chante.
Et juste à ce moment
le marchand de tôfou[85].

Passant la petite mare,
le chat remue sa patte :
Adieu du chat.

Ces grands pas dans la boue
sont-ils ceux des géants ?
gardiens du temple[86] !

J’avais bien balayé le jardin.

Voilà que des camélias
tombent encore.

Couché
je vois passer des nuages.
Chambre d’été.

Le cormoran, la nuit,
pique une étoile
dans la mer.

Cachée sous la feuille,
l’anémone voit passer
la tristesse du monde.

TCHIGETSOU – NI

(MILIEU DU XVIIe SIÈCLE – DÉBUT XVIIIe)

Je te ferai une maison,
en paille d'orge,
Grenouille-nonne{87}.

Les oiseaux de mer
Crient sur la falaise.
L'orage approche.

Le chant des insectes
que le vent emporte
et rapporte.

La luciole volante,
comme la veuve se consume
Sans se plaindre.

Dansant sur l’eau,
la libellule que l’enfant, en vain,
veut saisir.

Les fleurs des cerisiers de la montagne
tombent dans le torrent
où tourne le moulin.

Qui donc poursuivra, maintenant,
les papillons du verger ?
Mon petit enfant est mort.

Fleurs de cerisier !
Vous seules encore
me retenez à la vie !

INEMBÔ

(? – 1711)

L’averse est venue.
En courant, je suis venu.
L’azur est revenu[88].

Bruits de la nuit :
Grignotements des rats
Cris du veilleur.

Sous la neige,
combien de graines cachées
attendent le printemps ?

Petite porte en treillage.

Fleurs dans un pot.
    Cabane de la paix.

KYOKUSUI

(? – 1717)

En hiver, un à un,
soigneusement déjà bourgeonnent
les camélias.

Quoique morte
la tige du jonc
porte une fleur d'or.

Chut !… Ne bougeons plus.
Une luciole
s'est posée sur ma manche.

Errant la nuit,

je sors d’une forêt sombre.
Lueur rose du matin.

Mer grise.
Rives mauves du lointain.
Les mouettes.

D’abord sous l’eau glacée,
bientôt, elle surgit au soleil,
la fleur de lotus.

Soir d’été.
Poussière des chemins.
Feu doré d’herbes sèches.

OTSOUYOU

(1675 – 1739)

Oh ! l'averse soudaine !
Chacun, au hasard,
abrite sa tête.

Rizière chaude sous le soleil.
De temps en temps, la grenouille chante
une chanson triste.

Impossible de dormir cette nuit.
Par la fenêtre entr'ouverte,
pénètre le parfum des pruniers.

Le coucou envolé,

quel autre oiseau
pourrait chanter maintenant ?

Aux feux de l’aurore,
comme une flamme, éveillez-moi,
fleurs de lotus.

À la fin tout n’est plus
qu’un squelette d’éventail,
quand souffle le vent d’automne[89].

SAMPOU

(1647 – 1732)

Longtemps ses petits l’attendent
    pendant qu’elle monte haut dans le ciel
        l’Alouette !

Printemps frileux.
    Le rossignol s’est blotti
        Dans la lanterne de pierre.

Prunier du jardin que je croyais mort.
    Ô miracle !
        Il est refleuri !

Comme la pluie a lavé

les cailloux du torrent !

Vie nouvelle.

BONCHÔ

(? – 1714)

Dans une seule nuit
mon rasoir s’est rouillé.
Pluie de mai.

Agitation des hommes
incessante
Comme la queue du hochequeue.

Soir d’hiver.
Plages mélancoliques.
Cris des pluviers.

Des ombres tièdes

ont frappé mon visage.
Oh ! les chauves-souris !

Première neige
sur les érables rouges.
Visions roses.

Ce bruit !
L'épouvantail est tombé
Sans cause[90].

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2011

—

– **Élaboration de ce livre électronique :** Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Luc, Jean-Marc, MichelB, PatriceC, Coolmicro et Fred.

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} *Communication sur la phonétique et la technique des haïkaï* faite par MM. Kuni Matsuo Steinilber-Oberlin, le 9 décembre 1926, à la Société Asiatique, au Palais de l'Institut, sous la présidence de M. Sénart, membre de l'Institut.

{2} Nous précisons ce détail afin de prévenir tout malentendu littéraire. Toutefois, en raison de l'usage désormais consacré du mot haïkaï en français, il ne nous a pas paru nécessaire de revenir sur ce terme.

{3} Les pécheurs japonais capturent les pieuvres à l'aide de pots de terre jetés dans la mer. La destinée de tous les êtres est également éphémère et le rêve des pauvres hommes ne dure pas beaucoup plus que celui de la bête condamnée. Idée bouddhique traditionnelle : la vie n'est que le rêve évanescent d'un instant... Pour qui sait le comprendre, ce haïkaï n'évoque pas seulement une image pittoresque : il est plein d'une émotion intense et profonde.

{4} Toute la nuit, sans se lasser, Bashô a admiré la lune dans le ciel – ou dans l'eau, miroir profond et rond. Il n'a pu se décider à dormir.

{5} À mesure que le soleil s'élève, les liserons, belles du matin, se fanent. Par délicatesse, le maître de la maison a fermé la porte, pour qu'on ne voie pas les fleurs mourantes.

{6} C'est l'habitude au Japon de laver les vêtements, de les sécher au soleil ou au vent, mesure d'hygiène. Le spectacle des kimonos de nuances diverses, étendus, est souvent amusant. Aujourd'hui, le poète s'attriste devant le kimono d'un enfant mort.

{7} Composé après la mort de son maître Zengin.

{8} Il faut se représenter un étang calme dans un lieu propice à la méditation. Dans le silence, soudain, le bruit du plongeon d'une grenouille. Ce haïkaï, dont nous avons déjà parlé dans notre Introduction, est célèbre et souvent cité. Pour qui sait le comprendre, il est plein d'émotion et de charme.

{9} Le fils doit porter trois ans le deuil de son père, sans rien entreprendre durant ce temps.

{10} Blancheur de marbre de l'oignon d'hiver ruisselant d'eau froide dans le baquet de la ménagère.

{11} Bashô, Kikakou et Ransetsou, pauvres errants, n'avaient parfois qu'un seul lit de hasard qu'ils partageaient fraternellement.

{12} Bashô est dans sa cabane à Fukagawa, au bord de la Sumida.

{13} L'ivresse de marcher sur la neige merveilleuse !

{14} Va et vient de fin de l’année. Grande activité financière : chacun liquide ses affaires, touche ses créances, paye ses dettes. En ce jour, même le pauvre Bashô, qui n'a pas un sou, est pris pour un riche !

{15} De retour dans sa demeure pour y passer l'hiver, le poète reprend ses habitudes, ses gestes, ses attitudes familières. Petit tableau de vie casanière et monotone.

{16} Son sac étant plein de neige, l'acheteur, par délicatesse, n'ose pas s'en servir, et tend son chapeau à la place.

{17} On se contentera de ce paysage doré dans sa chambre en attendant le printemps.

{18} La paysanne s'est coiffée du *kasa*, large chapeau de jonc qui ressemble un peu à un grand plat rond et creux renversé et qui, de loin, donne à celui qui le porte l'aspect d'un grand champignon. Elle a revêtu le *mino*, manteau de paille populaire. C'est surtout par le mauvais temps que chapeau et manteau de cette sorte sont utilisés. L'un et l'autre, dans leur simplicité, sont pleins de pittoresque et de charme.

{19} Au-dessus du pré, où le cheval est au vert, un coucou décrit des courbes dans le ciel. Le cheval lève la tête et, semble-t-il, charmé, paraît vouloir suivre le coucou. Le bon Bashô s'amuse à ce manège.

{20} Petit instantané contenant un sentiment de pitié.

{21} L'intervalle des nœuds du bambou symbolise traditionnellement la « durée », le « temps ». Mais le bambou pousse vite, image du temps qui passe de même. Ce que voyant, le rossignol se croit vieux.

{22} Il est d'usage parmi les habitants des villes, ceux qui mènent, selon Bashô, une vie ennuyeuse et triste, de faire aux derniers jours de décembre, le simulacre de chasser les dernières poussières de l’année. Pour cela une personne agite, comme un plumeau, un manche de bois à l’extrémité duquel sont fixées des banderoles de

papier. Cette pratique paraît au poète exempte de simplicité et de sincérité, dérisoire et vaine.

{23} On sait l'admiration fervente que les Japonais ressentent pour le Fouji-yama au sommet couvert d'une neige éternelle, image de la Pureté. Aujourd'hui, rien ne compte plus pour le poète, pas même son délicieux jardin de camélias : il veut partir et contempler la montagne divine.

{24} Dehors la neige tombe. Dans la maison, les vieux parents sont à l'abri, au chaud. Et cette nuit-là, malgré tout, ils pensent à l'ingrat parti au loin...

{25} Une famille de vieillards, courbés sur leur bâton, visite les tombeaux des chers disparus.

{26} Souvenir de la simple vie de Bashô. Sa cabane était si petite que, rêvant, étendu sur le dos, ses pieds en touchaient les murs. Les rêveurs, les poètes, les ermites bouddhistes se contentent volontiers d'un hôjô perdu dans un bois ou dans la montagne (Le hôjô est une cabane minuscule à peine suffisante pour une natte).

{27} Aperçu d'intérieur. Le Chimaki est une friandise populaire, en farine de riz, que l'on enveloppe dans une feuille de roseau, pour la parfumer. On mange des Chimaki à l'occasion de la naissance d'un garçon ou aux fêtes de mai.

{28} Le charmant faisan devient un objet de répulsion quand on songe à ses habitudes. Ce haïkaï peut aussi présenter un sens symbolique, par exemple : la beauté d'un être fait peur quand on songe à ses vices. Les illusions du monde extérieur sont vaines : le cœur seul importe.

{29} Émotion vague du départ. L'esprit ailleurs, on fait quelque geste machinal. Par exemple, sans savoir pourquoi, on cueille, en passant, l'épi de blé qui penche sa tête sur la route…

{30} Écrit devant la plaine d'Hiraizoumi, champ de bataille célèbre.

{31} La pêche au cormoran, en usage au Japon, se pratique ainsi : le cormoran, attaché à une cordelette, plonge et happe sa proie qu'il ne peut avaler ayant le cou enserré dans un anneau de métal. Le pêcheur s'empare alors facilement du poisson. Au départ, les oiseaux-pêcheurs sont gais : ils espèrent dévorer un grand nombre de

poissons. Au retour, ils sont tristes ; ils n'ont travaillé que pour leur maître ! Cette pêche a lieu en barque, par les nuits sans lune, à la lumière des torches.

{32} C'est tout le printemps, en quelques syllabes, l'obsession des cerisiers fleuris et parfumés dans la nuit magnifique. Hélas ! cette nuit féerique est bien courte !…

{33} Par une nuit de pleine lune, Bashô rencontra de joyeux compagnons qui buvaient du saké. Ceux-ci croyant avoir affaire à un prêtre mendiant, l'invitèrent à se joindre à eux et à composer un haïkaï en l'honneur de la lune. Le premier vers : « Alors c'était la nouvelle lune » provoqua l'hilarité générale des auditeurs. « Ce pèlerin est fou, s'écrièrent-ils, c'est la pleine lune cette nuit et non la nouvelle lune ! » Mais, par la suite, ils comprirent le sens de la poésie et fêtèrent leur hôte comme il le méritait. Le Haïkaï signifie que depuis la nouvelle lune, Bashô patientait et qu'enfin, cette nuit, il a sa récompense : le spectacle magnifique de l'astre dans le firmament !

{34} Les arbres fleuris cachent au printemps les clochers des temples, Bashô se demande de quel temple vient le son qu'il entend.

{35} La lune est si belle que le poète se lève et se relève sans cesse pour la contempler à sa fenêtre.

{36} Tournant le dos à l'ouverture de sa chaumière, le poète aperçoit son ombre dans le carré lumineux projeté par la lune sur le tatami, natte quadrillée.

{37} D'abord, dans la nuit, le voyageur n'avait pour guide que le parfum des pruniers…

{38} Bouddhiste fervent, Bashô adorait les bêtes. Saint François d'Assise n'eût pas mieux dit.

{39} Le Kousou pousse de telle manière qu'on ne voit généralement que le dessous de ses feuilles. Mais, aujourd'hui, le poids du givre a fait pencher les feuilles.

{40} Surprise délicieuse et parfumée. Ce haïkaï renferme-t-il un sens métaphorique ? Certains le prétendent : un jour, cheminant dans la montagne, bashô aurait rencontré un ermite bouddhiste, fleur de vertu.

{41} On ressent le frisson glacial de la fin définitive. C'est la fin de

tout, la rupture des amours, l’adieu.

{42} Bashô n'a rien dans sa cabane nue à offrir au visiteur, comme don d'accueil ; il fait seulement remarquer que les moustiques sont plus petits qu'ailleurs, et qu'ils dérangent peu.

{43} Sens métaphorique : qui se fait remarquer risque gros. C'est comme un rappel à la discrétion et à la modestie, qualités exquises des Japonais et des femmes japonaises en particulier.

{44} Bashô a écrit ce haïkaï en riposte à celui composé par son disciple Kikakou dont la teneur lui paraissait cruelle et contraire aux sentiments de bonté à l'égard des bêtes que prêche le Bouddhisme. Le haïkaï de Kikakou était le suivant : « Une libellule rouge – ôtez les ailes – un piment ! » Le doux Bashô s'était, on le voit, contenté d'en renverser les termes.

{45} Réflexion philosophique. Les choses semblent voir passer la vie, les joies, les souffrances, la mort, avec une impassibilité parfaite.

{46} Un coucou a passé devant la lune en criant. Le promeneur nocturne se retourne, et n'apercevant que la lune dans le ciel, a l'impression, durant un instant, que c'est la lune qui a crié…

{47} Dernier jour de l’année. Simple réflexion du poète pèlerin.

{48} Sentiment pathétique : la cigale chante – alors que sa mort approche.

{49} La lune est si belle que chacun, religieusement, ne songe plus qu'à la contempler.

{50} Le Poète hésite entre l’ombre et le clair de lune, entre le devoir et la joie, la lune est si belle !

{51} Contraste humoristique entre le chagrin d'amour, sentiment noble et la déception prosaïque d'un repas médiocre. L'orge mêlée aux aliments n'est guère appréciée et ne constitue qu'une piètre pitance dont se contentent seuls les pauvres gens.

{52} La cigale, à l’automne se dépouille de sa coque (comme les serpents font peau neuve en certaines saisons). Cette particularité du petit insecte chanteur a souvent été notée par les poètes japonais. Voir dans ce recueil, un haïkaï de Jôçô contenant la même allusion.

{53} Fatigues vite oubliées : le poète n'a d'yeux que pour cette

grappe de fleurs mauves !

{54} « Le brasero préparé ». Le kotatsou, dont il s'agit ici, est un foyer sur lequel on place une sorte de treillis recouvert d'un drap, de telle sorte qu'on puisse se réchauffer facilement les mains et les jambes en les plaçant sous le drap qui garde la chaleur.

{55} À la Fête des étoiles, les jeunes filles suspendent à des bambous des banderoles de papier sur lesquelles elles ont inscrit des poésies en l'honneur des étoiles, et des souhaits.

{56} Dernière poésie que Bashô écrivit sur son lit de mort et laissa à ses disciples (1694).

{57} *Saké*, eau-de-vie de riz très appréciée des Japonais.

{58} « Tasses à couleurs ». Les peintres japonais emploient, au lieu de palette, de petits vases contenant des couleurs.

{59} Le titre de ce haïkaï est : « Sur cent Chrysanthèmes rassemblés ». Ransetsou vient de visiter une exposition de chrysanthèmes et déplore les noms multiples et savants qu'on a étiquetés sur la tige des fleurs. Son amour de la nature le porte à souhaiter plus de simplicité.

{60} On ne saurait décrire plus joliment la venue progressive et douce du Printemps tiède. C'est une trouvaille poétique que ce synchronisme des fleurs qui s'ouvrent une à une et de l'atmosphère qui semble, chaque fois, s'attiédir d'un degré.

{61} Les oies sauvages, striant le ciel de leurs files horizontales, ont été chantées maintes fois par les poètes japonais. Celles-ci prennent leur essor vers le ciel, mais sont encore près de la terre où cheminent de longues théories de pèlerins. Dans le lointain, les deux bandes migratrices se confondent dans un désordre amusant.

{62} Simple souvenir des jours de l'an radieux où les oiseaux même sont en fête.

{63} Le gotokou est un support de réchaud, d'habitude en métal et non en pierre.

{64} Haïkaï ironique. Les Hollandais qu'on appelait jadis au Japon, « les cheveux rouges » importaient toutes sortes de marchandises exotiques, inconnues. Le poète note le comique de cette petite scène : un perroquet, véritable étranger, voyant pour la

première fois un kiri, arbre de pure essence japonaise.

{65} Nature morte humoristique.

{66} Se promener armé sous les cerisiers en fleurs, pendant la fête, quel manque de tact !

{67} Description, en trois lignes, d’un coup de vent au large.

{68} Tout ce qui reste de la splendeur passée. C'est à Foushimi que s'élevait le château somptueux d'un puissant Seigneur et guerrier appelé Hideyoshi – et qui fut détruit par un incendie.

{69} Notation d'une petite scène, assez comique, mais poétisée par la neige qui a tout enseveli et qui tombe, qui tombe toujours...

{70} Opposition entre la morne banalité du bâtiment administratif – et les sons délicieux que module le coucou. À la minute, la platitude s’offre aux yeux, l’enchantement aux oreilles.

{71} Le poète cherche, la nuit, une maison étrangère perdue dans les fleurs blanches d'Ounohana qu'on distingue même dans l'obscurité. Où est donc la porte ? Au seul endroit où il n'y a pas de fleurs, faisant tache noire, au milieu du nuage blanc et parfumé.

{72} Haïkaï composé par Kyorai et Bashô. Les deux premiers vers sont de Kyorai, le troisième de Bashô.

{73} Charmant pour les poètes, car le mont est couvert de fleurs, mais souvenir pénible pour les patriotes. Le mont Yoshino rappelle une des pages les plus tristes de l'histoire du vieux Japon : la scission entre l’Empire du Sud et l'Empire du Nord. C'est aussi au mont Yoshino que l'empereur Go-Daigo (1288-1339), chassé de la capitale, vécut dans la retraite.

{74} Las d'attendre l'idéal – ou seulement la fin des caprices de son amie – il a préféré s'en aller, cherchant un avantage plus substantiel, quelque friand morceau oublié par la ménagère.

{75} La lune est si belle et si limpide que les gens, malgré la nuit, n'ont aucune envie de dormir, et se sentent éveillés, prêts au travail. L’image suggérée, un temple isolé dans la montagne, avec un ou deux personnages, évoque l’identité de l'homme et de la nature et de tout ce qui l'entoure.

{76} En automne, nous l’avons déjà noté, la cigale se dépouille de

sa coque.

{77} Image de la vie. Que sommes-nous ? un jouet sur les flots.

{78} Sans réfléchir, le poète a frappé à la porte d'une maison amie, le jour de la fête des fleurs. Naturellement, le maître est sorti admirer les fleurs et le visiteur ne trouve qu'un domestique, gardien de la maison.

{79} Ohara, un des endroits les plus exquis du Japon.

{80} Le poète est sur le pont, admirant la nature. À travers chaque ondée de nuages passagers, des piétons passent rapidement, devançant même la pluie : image du temps qui fuit.

{81} Ce monde de rosée, notre monde où tout est éphémère. Expression bouddhique.

{82} La maison d'Hokoushi avait été réduite en cendres par un incendie. Ses amis, prévenus tardivement, étant venus sur les lieux s'enquérir de ses nouvelles, trouvèrent le poète souriant. Celui-ci s'était consolé en regardant, dans son jardin, comme chaque année, la féerie des fleurs qui éclosent, s'épanouissent et meurent.

{83} Matsoushima, un des sites les plus célèbres du Japon. On y admire ses îlots et ses rochers pittoresques.

{84} Maintenant que ma rizière a passé au voisin, le bruit des grenouilles m'est encore plus insupportable que lorsqu'elle était ma propriété.

{85} Encore un de ces haïkaï humoristiques construits sur l'opposition entre un aperçu poétique et une apparition grotesque. Le tôfou est une pâte de haricot, pitance populaire que le marchand annonce, en criant, dans les rues, de façon fort vulgaire.

{86} Il s'agit tout simplement de l'empreinte des pas des paysans sur la terre détrempée.

{87} La poétesse Tchigetsou-ni, inconsolable de la mort de son mari, s'était faite religieuse. Cette circonstance et sa foi bouddhique expliquent la sympathie particulière qu'elle porte ici à la grenouille que les Japonais appellent ama-gaerou, nom qui signifie précisément : grenouille-nonne. Le terme amé, qui veut dire « pluie », peut être prononcé ama et signifie « nonne ».

{88} Pendant que je courais pour rentrer chez moi afin d'éviter la pluie, le ciel bleu est réapparu. La traduction essaie de rendre la triple répétition du même terme qui se trouve dans le texte japonais. Voici ce texte : Shiguré Kéri / Hashiri-iri Kéri / Haré-ni Kéri.

{89} À la fin tout est comparable au vieil éventail dégarni de papier et qui ne laisse voir que sa frêle armature.

{90} Au-dessus de ce haïkaï, le poète avait écrit : « pas un oiseau dans la campagne. » Impression étrange provenant d’une chose qu’on ne s'explique pas. Est-ce l'acte d'un revenant ?